



Le **887** de Robert Lepage magnifié par les dessins de Steve Blanchet *Page F 2*



Entrevue avec **Alexandre Jardin**, un zèbre en colère *Page F 4*

LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR • LES SAMEDI 19 ET DIMANCHE 20 NOVEMBRE 2016

RENCONTRE

Écrire pour s'expliquer le monde

Michel Tremblay est accablé par un présent qui ne fait plus émerger de héros

DANIELLE LAURIN

A 74 ans, Michel Tremblay revisite avec son irrésistible sens de l'humour les souvenirs de son enfance. Dans *Conversations avec un enfant curieux*, composé uniquement de dialogues, on voit, ou plutôt on entend le petit Michel en constante interaction avec son entourage, ne cessant de poser des questions souvent embêtantes, parfois avec une mauvaise foi crasse.

«Après La diaspora des Desrosiers, j'avais envie de me faire du gros fun», lance l'écrivain du Plateau, qui a quitté, comme chaque année, son antré à Key West pour venir rencontrer ses lecteurs au Salon du livre de Montréal.

Il confie avoir passé un moment difficile après avoir mis la dernière main à sa saga plutôt sombre, composée de neuf volets. «J'ai vécu un *post-partum* à l'été 2015. J'étais soulagé d'avoir terminé, mais je me retrouvais devant rien. Je n'avais pas de projet pour la première fois depuis 30 ans.»

Dans les mois qui ont suivi, le magazine *Châtelaine* lui a proposé d'écrire un conte de Noël. L'idée ne l'enchantait pas au départ. «Je me suis dit: ah non, pas un autre conte de Noël... J'ai dû en écrire 600 dans ma vie.»

Puis, lors d'une nuit d'insomnie, il a pensé à un texte qui porterait sur la crèche de Noël de sa mère et sur l'enfant Jésus trop gros que sa grand-mère avait acheté. Avant même de l'écrire, il savait que ce serait un texte sous forme de dialogues, sans mise en contexte.

«Je me disais qu'on n'avait pas besoin de savoir si ça se passait dans le salon ou la salle à manger, si ça sentait les cre-

tons, s'il faisait beau dehors... L'important, c'était l'échange qu'on avait, comme au théâtre.» L'auteur d'*Un ange cornu avec des ailes de tôle* a pris un tel plaisir à écrire *La crèche* qu'il a continué de transcrire, sans les habiller, des scènes inspirées de son enfance.

«J'ai toujours voulu comprendre»

Pourquoi, pourquoi, pourquoi? Tous les enfants passent par une phase comme celle-là. Dans le cas de Michel Tremblay, multipliez au moins par 100. À ses amis, à son père, à sa grand-mère, à sa maîtresse d'école... à sa mère, surtout, à son mentor, le petit Michel qui se mettra à l'écriture à l'âge de 14 ans ne cesse de poser des questions, sans jamais être rassasié. «Je posais des questions non pas pour être fatigué, mais pour comprendre. J'ai toujours voulu comprendre. L'écriture, pour moi, c'est une lettre sans fin que je m'écris à moi-même pour m'expliquer le monde.»

L'opération du Saint-Esprit, le troisième secret de Fatima, l'infaillibilité du pape... Plusieurs discussions dans *Conversations avec un enfant curieux* tournent autour de la religion et de ses mystères. On ne te demande pas de comprendre mais de croire, répète-t-on à l'enfant de la grosse femme à l'école. Tandis qu'à la maison, sa mère, quoique catholique pratiquante, fait preuve de scepticisme vis-à-vis du clergé. «Quand l'Église charriait, ma mère s'en rendait compte et elle se rebiffait. Elle ne tolérait pas que le clergé invente des choses pour nous faire peur.»

Michel Tremblay, à qui sa mère un jour avait glissé: «Fais semblant que tu les crois, pis pense ce que tu veux de ton côté...», a fini par en prendre son parti. «La religion pose des



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

«Je promets aux lecteurs de ce livre trois rires par page», s'exclame le romancier.

questions qu'on ne peut pas résoudre. La seule façon de les résoudre, c'est quand on choisit de ne plus croire, parce que ça n'a pas de bon sens.»

«Je suis maintenant complètement apolitique»

Depuis plusieurs années, son incrédulité s'étend aussi au domaine politique. Accablé par les résultats de la récente élection américaine, il affirme qu'il n'en peut plus de se faire mener en bateau par les politiciens, y compris au Québec. «Ce qui m'insulte le plus, c'est qu'ils nous mentent en pleine face. Et ils savent qu'on sait qu'ils nous mentent en pleine face, mais ils continuent quand même. Ce cynisme de la politique me démolit. Je suis maintenant complètement apolitique à cause de ça.»

Sur sa lancée, il s'enflamme. «Ça fait combien de temps, au Québec en particulier, qu'on n'a pas élu un gouvernement pour lui-même? On élit un gouvernement parce qu'on veut se débarrasser de celui qui

était là avant. Il n'y a plus de héros. Quand est-ce qu'est arrivé un grand personnage, avec du charisme, qu'on a voulu suivre? C'est tellement évident pour tout le monde que ce ne sont plus les gouvernements qui mènent mais les grosses compagnies.»

Il parle de Donald Trump, qui a embauché des lobbyistes afin «qu'ils construisent pour lui son gouvernement». Puis il s'arrête net. «On est loin de mon livre, là.»

Quoique... il se ravise. «Je trouve que c'est important qu'on rie, ces temps-ci.» Usant de son sens du théâtre et de l'exagération légendaire qu'il dit tenir de sa mère, Michel Tremblay s'exclame, avant d'éclater de son grand rire: «Je promets aux lecteurs de ce livre trois rires par page.»

Collaboratrice
Le Devoir

Lire aussi la critique et trois questions sur l'enfance de l'auteur. *Page F 4*



TIFFET

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Remettre le Québec en mouvement

En deux temps, deux collectifs décodent les valeurs d'une nation pour mieux l'aider à sortir de ses ornières

FABIEN DEGLISE

Après la critique, l'arpentage des culs-de-sac, l'analyse des blocages et des inerties, le temps est-il venu de passer à l'action en refondant concrètement le Québec, non pas sur la base de ses nostalgies, mais sur celle de ses valeurs contemporaines, de ses réalités et de ses rêves présents?

Commencer à écrire aujourd'hui un nouveau chapitre intitulé «Le Québec de demain», voilà ce que propose l'univers de l'essai littéraire depuis plusieurs mois en faisant converger des titres qui appellent au réveil et à la remise en mouvement: de Simon-Pierre Savard-Tremblay dans *L'État succursale* (VLB) à Roméo Bouchard et son *Survivre à l'offensive des riches* (Ecosociété), en passant par *Le code Québec* (éditions de l'Homme) du trio Léger, Nantel, Duhamel ou *Le mal du Québec* (Liber) de Christian Saint-Germain. Entre autres.

La liste est loin d'être exhaustive, et elle s'allonge aujourd'hui avec l'apparition de deux nouvelles propositions: *Le cœur des Québécois* (PUL) et *Cinq chantiers pour changer le Québec* (Ecosociété).

Le premier a l'ambition de tous les autres: «repérer, dans la société fragmentée, les initiatives qui feront le Québec de demain», écrivent l'ex-députée droitiste Marie Grégoire, le politologue Eric Montigny et le sondeur d'opinions Youri Rivest dans un bouquin qui, 40 ans après l'arrivée historique au pouvoir du Parti québécois en 1976, propose de faire le point, le bilan, «pour ouvrir un nouveau chapitre et se libérer du piège d'une certaine nostalgie». Il y aurait, selon eux, urgence, tant le court-termisme des gouvernements passés et actuels a éloigné la

VOIR PAGE F 2: NATION

Josée Blanchette

JE NE SAIS PAS PONDRE L'ŒUF, MAIS JE SAIS QUAND IL EST POURRI

JOSÉE BLANCHETTE
au Salon du livre de Montréal

Animation à la Grande Place

Samedi 14 h

CANCER ET MÉDECINE INTÉGRATIVE: discussion avec le journaliste scientifique Michel Rochon, de l'émission *Enquête*

Rencontres dédicaces
STAND 516

Samedi 14 h 30 - 16 h

Dimanche 13 h - 15 h

Flammarion
Québec



LIVRES

L'angoisse transcendée par la poésie

Le second recueil de Michel Julien offre une résistance au noir cruel du réel

HUGUES CORRIVEAU

Porté par un sens aigu de la poétique, Michel Julien nous propose un second recueil inspiré, habité par une angoisse que seule la poésie peut espérer transcender. *Ce monde étrange où naître* que décrit l'auteur, tout vivant pourrait bien s'y perdre, s'y briser. Alors, le questionnement du poète se fait, en regard de ce qui pourrait contraindre, beau et tragique à la fois: «*Dans ce monde élucidé/de noir// aurai-je assez de toute une vie/de froid lunaire/pour désapprendre à lire/ce grand vide d'ombres consolées?*»

En seize «*Feuillets*» (parfois constitués d'un seul texte), l'auteur prend note de ses sentiments fragiles et contrastés par rapport à ce qu'il faut investir de vie pour accéder à l'espoir, à la constance du moindre bonheur. Michel Julien cite Louise Dupré en épigraphe, traduisant au plus près ce tremblement: «*écrire, simplement écrire/ce verbe si maigre// qui ramène l'infini à la hauteur des mains.*» Grande intelligence, s'il en est, que ce savoir de ramener l'écriture à sa fonction majeure qui exhausse les aspirations au dépassement.

Ce qui s'offre alors à l'écrivain, c'est «*ce trop peu d'espace/pour s'émouvoir/d'être// vivant.*» Ce trop peu de joie, ce trop peu de sérénité ne peuvent pourtant rien contre qui s'obstine à traquer ombre et lumière. Conscient d'avoir «*les os blanchis de deuils/sans être mort*», tenir bon, respirer,

c'est comme «*décrire à voix haute/l'oralité du vertige.*»

S'ouvrent alors la marge, la marginalité qui permettront au poète de continuer sa quête et de trouver «*ce qu'il faut de distraction/pour survivre/au bonheur des autres*» quand l'acuité est à deux mots du mutisme, quand la lucidité risque d'assombrir le paysage.

Dans ce tremblement de l'âme, le poète cherche le soutien dans ses plus lointains retranchements: «*je me demande/si la solitude est partout/la même// si quelque part/une étoile se souvient/de nous?*»

Car il y a l'extérieur de soi aussi, cette foule déchaînée par les guerres et les conflits qui fait du bruit, qui casse ces moments tant recherchés, ces «*éclats de paix/hors du cercle légendé/de la violence.*»

Ce recueil confirme ce qui était déjà présent dans *Une fin en soi*, le premier recueil de l'auteur, à savoir sa grande capacité à percer le mystère de la survie, à persister en une langue très juste et un sens pertinent du vers libre à puiser ce qu'il faut de détermination pour perdurer dans la parole. Il se demande si «*on apprend seul à aimer/écrire.*» Or, non, c'est avec les lecteurs, ainsi que cette passion que toute poésie instigie au cœur des mots.

Collaborateur
Le Devoir

**CE MONDE ÉTRANGE
OU NAÎTRE**
Michel Julien
Le Noroît
Montréal, 2016, 106 pages

THÉÂTRE ILLUSTRÉ

La mémoire et ses images

Le trait raffiné de Steve Blanchet magnifie l'élégance du 887 de Robert Lepage

FABIEN DEGLISE

La nature humaine est ainsi faite: mémoire et images ont des destins liés, parfois même dans des cohabitations spectaculaires, comme l'expose depuis cette semaine la version illustrée de la pièce de théâtre *887*, signée Robert Lepage. Le dessinateur Steve Blanchet, un gars de la pub passé dans la sphère de la création artistique, laisse la finesse de son trait magnifier l'élégance de cette incursion croisée dans la mémoire d'un comédien et dans celle d'un peuple. Et le résultat est particulièrement convaincant.

Succès critique, la création de Robert Lepage suit le destin stressé d'un comédien qui tente de mémoriser le célèbre — et sémantiquement complexe — poème *Speak white* de Michèle Lalonde pour le livrer publiquement lors d'une nuit dédiée à la poésie. La subtilité de la trame narrative va l'amener à revisiter sa jeunesse passée à Québec dans un immeuble situé au 887 de l'avenue Murray, mais également à réfléchir sur l'héritage culturel et historique qui est le sien et qui l'attache à une nation, à un peuple.

Sur scène, l'exercice jouit d'une mécanique habile qui allie maquettes, projections, mouvements de décor faisant entrer le spectateur dans la tête et les souvenirs du comédien dramaturge. Sur papier, ce voyage intérieur ne passe plus par les mouvements, mais par la force des illustrations, sobres, distinguées, de Steve Blanchet, qui donne un écho magnifique à la tonalité rétro du texte de Robert Lepage.



QUÉBEC AMÉRIQUE

Sur papier, le voyage intérieur de *887* ne passe plus par les mouvements, mais par la force des illustrations, sobres, distinguées, de Steve Blanchet.

L'intimité volée par les fenêtres de l'immeuble, le taxi du père, l'arrivée de la grand-mère maternelle en 1961 dans l'exiguïté de l'appartement, le thé à l'anglaise au Château Frontenac... tout est là, harmonique entre texte et illustrations, et dans l'esprit d'une autre mutation sur papier, celle

du *Dragon bleu*, pièce cosignée avec Marie Michaud, que Robert Lepage a orchestrée en 2011 avec la complicité, cette fois, de l'illustrateur Fred Jourdain.

D'une mise en images à une autre, le *887* illustré par Steve Blanchet donne cet autre souffle à la pièce, tout en confir-

mant son statut de petit bijou de la dramaturgie québécoise contemporaine.

Le Devoir

887
Robert Lepage et Steve Blanchet
Québec Amérique
Montréal, 2016, 166 pages

NATION

SUITE DE LA PAGE F 1

société québécoise de l'écriture collective de ce nouveau destin. «*Le Québec vit en 2016 les premiers effets concrets de son dés-*

équilibre démographique. Celui-ci est sans précédent dans son histoire [...] Dans un contexte de rareté des ressources publiques, cela a des effets sur la cohésion d'une société.»

Un coup de sonde, lancé en mai dernier sur Internet par la maison CROP pour le compte de la Chaire de recherche sur la démocratie et les institutions parlementaires (CRDIP), témoigne d'un regard intérieur posé sur le Québec bien éloigné aujourd'hui des perceptions de 1976. Il en est abondamment question dans le bouquin. Au commencement de ce temps nouveau, le territoire était qualifié d'ambitieux (23%),

de rêveur (23%), d'audacieux (19%), de passionné (18%) et de familial (14%). Aujourd'hui? Il est surtout vu comme fragmenté (30%), dépassé (29%), toujours rêveur (19%) et unique (13%), oui, mais un peu vieux (17%), selon la mesure de l'opinion publique.

Contre la pensée unique

De l'audace, pourtant, le collectif derrière *Cinq chan-*

tiers pour changer le Québec n'en manque pas et en revendique plus que moins en soumettant plusieurs grandes transformations sociales et politiques au débat. L'idée est d'ouvrir des «*chemins plus constructifs que ceux tracés par nos élites*», écrit l'Institut de recherche et d'informations socio-économiques (IRIS) dans cet essai dirigé par Gabrielle Brais Harvey. «*Les cinq chantiers que nous mettons de l'avant cherchent à participer au bouillonnement des idées qui, lentement mais sûrement, reprend ses droits sur la pensée unique.*»

La perspective est vaste, les chantiers, eux, sont ciblés en proposant une diminution progressive du temps de travail hebdomadaire à 32 heures, l'extension des centres de la petite enfance (CPE), la création d'un congé universel pour projet personnel ou encore la réorganisation des milieux de travail afin de favoriser l'initiative et la participation démocratique des employés dans la marche des organisations. Il paraît que les jeunes générations espèrent ça. L'IRIS appelle aussi à une politique de transition écologique cohérente pour améliorer la qualité de vie, créer des emplois verts et «*enrayer l'hémorragie des fonds publics causée par les infrastructures routières.*»

Par les chantiers qu'il expose, l'IRIS affirme vouloir entrer dans une phase de construction pour briser «*la logique inégalitaire propre à l'austérité, en favorisant davantage la circulation de l'argent que son accumulation*», et ce, sur un territoire à «*se réapproprié*». Comment? En favorisant la «*localisation de l'économie, la décentralisation du pouvoir, la primauté du droit d'usage et le retrait du sol du marché*» ainsi que «*la création de communes, nouvelles instances au service des populations locales.*»

L'amour d'un territoire

L'idée de rapprocher les Québécois de leur territoire est loin d'être folle, d'ailleurs, à en croire les auteurs du *Cœur des Québécois*, qui rappellent que ce territoire est au

fondement de notre identité. D'ailleurs, 92% des répondants au sondage CROP disent l'aimer.

Par contre, l'attachement à l'idée d'un territoire souverain s'estompe, peut-on lire dans cette autopsie des valeurs communes actuelles au Québec. Un tiers de la population appuie le projet politique de l'indépendance. Le Québec de 2016 est plus préoccupé par les questions économiques (57%) que par son déclin linguistique (26%) ou son déclin démographique dans le Canada (17%), lit-on.

Les rêves portés par une génération, désormais démographiquement sur le déclin, les projets fondés sur un passé idéalisé, ne sont sans doute plus en harmonie avec les aspirations d'un Québec qui s'est ouvert sur le monde, qui est passé du noir et blanc à la couleur, sur les plans démographique, social, culturel, idéologique, et qui doit désormais passer le relais des pouvoirs à la génération suivante, estime le trio qui vint de sonder ce «*cœur des Québécois*».

«*L'État québécois devra démontrer qu'il a su s'adapter aux besoins d'aujourd'hui*», dit-il, en rappelant que, pour adhérer à un projet collectif, il faut y prendre part. «*Cela implique de permettre aux générations [suivantes] d'y mettre du leur. Il s'agit là d'une condition centrale afin d'insuffler confiance et permettre aux Québécois de gagner à nouveau collectivement. A la question plus ou moins d'État, les Québécois semblent répondre: mieux d'État*», comme s'ils réclamaient le début d'un autre temps nouveau.

Le Devoir

**LE CŒUR
DES QUÉBÉCOIS**

Marie Grégoire, Éric Montigny,
Youri Rivest
PUL
Québec, 2016, 232 pages

**CINQ CHANTIERS, POUR
CHANGER LE QUÉBEC**

Gabrielle Brais Harvey
(sous la dir.)
Écosociété
Montréal, 2016, 132 pages

LIBERTÉ

ART & POLITIQUE | N° 314 | HIVER 2017 | 12 \$

DOSSIER

Prendre la littérature au sérieux



À LIRE AUSSI
**Le mouvement étudiant
dans l'impasse?**
**La caricature
contre elle-même**

ÉDITORIAL

Le temps de la liberté

PAR JEAN PICHETTE

PASCAL NAVARRO



PRIX DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL
EN COMMÉMORATION DE L'AFFAIRE
« PERSONNE »

Leméac Éditeur offre ses félicitations à Pascale Navarro, auteure de l'essai *Femmes et pouvoir : les changements nécessaires. Plaidoyer pour la parité, pour son Prix du Gouverneur général en commémoration de l'affaire « personne »*, qui honore les Canadiennes et Canadiens ayant contribué de façon exceptionnelle à la promotion de l'égalité entre les sexes.

« Pascale Navarro croit que la solidarité féminine peut changer le monde, et elle est déterminée à le prouver. [...] Elle aime aller au fond des choses et sait transmettre avec passion ses connaissances, ses idées et ses opinions, en s'appuyant sur des recherches approfondies [...]. Féministe de longue date, elle emploie ses convictions et son savoir-faire à plaider pour l'avancement des femmes. »

Prix du Gouverneur général en commémoration de l'affaire « personne » 2016

lemecac.com

Conseil des arts
Canada Council
for the Arts

© Annie Brillant

LITTÉRATURE

L'été de tous les changements

Dans l'antichambre de la Révolution tranquille, *La Gouffre* raconte une adolescence et ses paradoxes

DANIELLE LAURIN



Avec *La Gouffre*, son quinzième livre en plus de 40 ans, Carole Massé nous emmène là où on ne l'attendait pas. Étonnante, cette écrivaine québécoise qui se fait trop rare. On ne sait jamais dans quel univers, dans quelle époque elle va nous plonger.

On ne sait jamais non plus quel style littéraire elle va adopter. Ses deux romans précédents étaient à ce point dissemblables, contrastés, qu'ils semblaient avoir été écrits par deux personnes différentes.

L'arrivée au monde (VLB), il y a six ans, se présentait comme une fable cruelle, épurée, sur l'enfance gâchée. En 80 pages bien serrées, sans repères temporels ni situations précises de lieux, l'auteure relatait le sort de trois enfants vivant sous le joug d'un père tyrannique. La vengeance était au rendez-vous, nourrie par un désir incommensurable de liberté.

Quelques années auparavant, Carole Massé proposait un roman historique de plus de 600 pages qui nous ramenait à Montréal à la fin du XIX^e siècle : *Secrets et pardons* (VLB). Une étude de mœurs de l'époque, avec en son centre une histoire d'amour déchirante sur fond d'injustice sociale.

Quoique plus ramassé, *La Gouffre* prend lui aussi des allures de roman historique. Mais il se rapproche de nous dans le temps. Nous sommes en 1951, à Baie-Saint-Paul, dans la tête d'une jeune Estelle de 14 ans qui, cet été-là, va faire une rencontre mémorable.

À bien y penser, il y a, comme dans *L'arrivée au monde*, un désir de vengeance. Et une soif absolue de liberté. Mais beaucoup plus incarnée, explicitée, mise en contexte socialement. À bien y regarder aussi, il y a, comme dans *Secrets et pardons*, plusieurs indications sur le contexte historique de l'époque visée. Et une fine analyse psychologique des personnages. Il y a surtout une grande histoire



Romancière imprévisible, Carole Massé aime surprendre. Elle livre ici un étonnant roman d'apprentissage.

d'amour qui peine à se vivre au grand jour. Peu importe la forme empruntée par chacun, ce qui rapproche peut-être le plus ces trois romans disparates, c'est le profond besoin d'affranchissement des personnages, au-delà des carcans, des diktats sociaux, des tabous.

Cuisse légère

La Gouffre se présente d'abord comme un roman d'apprentissage. La jeune Estelle, curieuse, espiègle mais naïve, fait la rencontre d'une femme hors du commun : Gloria, une danseuse à la cuisse légère qui gagne sa vie dans un cabaret de Montréal et rêve de devenir actrice à Hollywood sur les traces de Rita Hayworth. Après un été passé en sa compagnie, rien ne sera plus jamais comme avant pour l'adolescente.

Gloria est d'une beauté sans nom. Gloria est sexy. Elle porte des vêtements éclatants, sans pareils. Elle ose même le pantalon à l'occasion.

Elle se maquille, se peint les ongles. Elle fume des Matinée.

Gloria chante du Alys Robi, du Édith Piaf, danse le flamenco, le tango. À l'encontre des tabous qui ont cours, Gloria témoigne en tout d'une liberté hors norme pour une femme de son époque.

Parmi les leçons de vie venues d'elle qui marqueront la jeune fille : « *Faut pas juste avoir un rêve dans la vie, faut le réaliser. Pour ça, faut se résigner à laisser des choses derrière soi. On peut pas avancer, chargée comme un baudet.* »

Estelle, orpheline, élevée par deux tantes célibataires qui gagnent leur vie dans la couture, sait déjà qu'elle ne veut pas s'encombrer d'un homme dans la vie. Pas question pour elle de succomber à la « *maladie du mariage* », de devenir « *une coque vide* », « *une femme vouée à son propre effacement* ». L'arrivée de Gloria dans sa vie va confirmer, amplifier ce désir d'affranchissement, de réalisation personnelle.

Après les premières pages où l'on découvre le ton enjoué de l'adolescente qui se prépare sans le savoir à quitter son enfance et à perdre définitivement son innocence, après l'engouement premier suscité par l'aspect coloré du personnage de Gloria, l'intérêt tombe un peu. L'impression qu'on n'avance plus.

Un roman d'apprentissage

Ce ne serait donc que ça, *La Gouffre*? Un roman d'apprentissage aux pourtours historiques, certes soigné, imagé, qui nous ramène avant la Révolution tranquille, alors que le clergé dominait, que Duplessis régnait, que les filles étaient vouées pour la plupart à devenir épouses, mères et ménagères, tandis que celles qui s'éloignaient du moule le faisaient à leurs risques et périls...

Mais jusqu'à quel point l'émule de Rita Hayworth assume-t-elle vraiment ce qu'elle dit quand elle affirme que « *l'Amour est une chose naïve et stupide, indigne d'une femme indépendante comme elle* » ?

De façon inattendue arrivent des événements qui vont bouleverser la trame du récit. Des secrets vont peu à peu être découverts. La jeune Estelle, à qui on a menti, se sentira trahie. Puis abandonnée. Elle éprouvera toutes sortes de sentiments contradictoires, se détestant d'être devenue une « *girouette* », sans plus aucune certitude.

Ça va aller en s'accélération. On se frottera au déchirement d'une femme prise entre son désir de se réaliser professionnellement et l'amour infini qu'elle éprouve pour un homme. On assistera à un viol. Un viol que la victime s'empêchera de dénoncer, pour ne pas être jugée, elle. Et pour préserver ceux qu'elle aime.

De plus en plus haletant, le rythme du récit. Puis, lorsqu'on entame les quelque 30 dernières pages du roman, surprise! Changement de décor, changement de ton radical. Alors que tout, jusqu'ici, nous ramenait à l'été 1951, nous traverserons en accéléré plus de 30 ans de la vie d'Estelle.

Décidément imprévisible, Carole Massé, comme romancière.

LA GOUFFRE

Carole Massé

XYZ

Montréal, 2016, 384 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

L'homme, le singe et le voyageur

Le troisième roman d'Alain Olivier offre une sinieuse méditation sur la nature humaine

CHRISTIAN DESMEULES

Avec un titre pareil, on peut s'attendre à ce qu'il soit question de transmission et de biologie dans le troisième roman d'Alain Olivier. Une vingtaine d'années après *Le chant des bélugas* et *Nuits d'Afrique*, le biologiste nous entraîne dans une quête de sens qui prend la forme d'un voyage à travers le temps et l'espace.

Professeur de biologie québécois de passage au Chili pour participer à un colloque, le narrateur sans nom de *L'héritier de Darwin* en profite pour explorer un peu ce pays d'Amérique du Sud. Avec sa compagne venue le rejoindre au Chili, ils vont louer une voiture et prendre la direction de la Patagonie. D'auberges en sites de camping, de promenades au bord de lacs en nuits passées sous le ciel austral, le couple renoue dans les gestes bien plus que dans les mots.

De manière fantaisiste, l'auteur met en scène une série de

rencontres et de conversations imaginaires avec Charles Darwin, le naturaliste anglais dont les travaux ont révolutionné la biologie au XIX^e siècle — en plus de marquer durablement notre conception du monde. Puisant dans les récits de voyage de Darwin, dans son *De l'origine des espèces* de 1859 ou dans l'autobiographie du scientifique anglais, Alain Olivier s'en sert pour interroger le sens de notre aventure commune.

Mais sur un plan plus personnel, désespéré après la mort de son père, le narrateur revisite surtout les débuts de sa relation avec sa femme, Julie, alors qu'après une fausse couche la découverte de sa stérilité l'avait plongé dans une sorte de dilemme amoureux. Cette crise semble avoir depuis trouvé sa solution, puisqu'il raconte qu'ils sont aujourd'hui parents de deux fil-

lettes — peut-être adoptées.

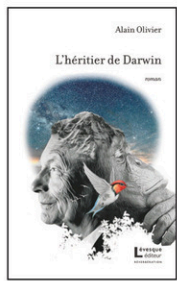
Athée convaincu de la mort de Dieu, mais capable malgré tout d'être « *frappé par le sentiment du sublime* » pendant une promenade en forêt, le narrateur adopte la modestie du scientifique conscient des limites de son savoir. Comme Darwin, selon lui, pour qui « *le mystère du commencement de toutes choses est insondable* ».

À travers de courts chapitres et de nombreux allers-retours entre le présent et le passé, entre des épisodes de la vie de Darwin et celle du narrateur, le roman est ainsi l'occasion d'une longue et sinieuse (et parfois ennuyante) méditation sur le couple, la

transmission de la vie et la nature de l'humanité.

« *Qu'avait trouvé Darwin, dans ces lointaines contrées, qu'il s'était ensuite évertué, toute sa vie, à nous transmettre ?* » La quête et les trouvailles du narrateur, elles, sont peut-être moins claires encore. Notre évolution n'est pas terminée, le mouvement se poursuit : « *Nous avons à présent que nous venons de très loin, même s'il est tout à fait possible que notre voyage n'en soit encore qu'à ses débuts.* »

Mais de Concepción à Punta Arenas, de la Gaspésie à l'Afrique, on a un peu l'impression d'un chapitre à l'autre que l'essai finit par avaler le roman — déjà parvenu d'une trame narrative mince et pleine de trous.



transmission de la vie et la nature de l'humanité.



BANDE DESSINÉE

RÔLES DE COMPOSITION

Mécanique générale
Montréal, 2016, 112 pages

Commencer une histoire en bande dessinée avec deux femmes en train de faire l'amour, avec force détails, plan en plongée, seins, poils et câlins, avouez que c'est franchement racoleur! Jimmy Beaulieu ose et assume pour attirer les regards sur sa dernière création, qui suit les amours fidèles et infidèles de Colette et Noémie, du printemps éra- ble à leur séparation. La scène d'ouverture donne le ton d'un récit qui se perd dans ses nombreux clichés sur la contestation étudiante, sur l'engagement, sur l'ouverture au monde tout comme dans les fantasmes habituels de l'auteur sur le corps des femmes. Cela aurait pu être la mise en case d'une romance touchante, avec ses moments tendres et une trame sonore omniprésente. Mais, c'est bien connu, la recherche de l'effet, le calcul et le manque de poésie finissent par tuer le rapport amoureux. Pour les gens, comme pour les livres.

Fabien Deglise

NATALIE JEAN

LEMEAC

Imago

« Après deux recueils de nouvelles où s'exprimaient sa sensibilité et son sens du détail, Natalie Jean fait ici le saut vers le roman. [...] *Imago* accumule lui aussi les instants du quotidien, porte une attention sensible aux détails et enchaîne les petites digressions. [...] Tout est plutôt ici dans la manière : empreinte de délicatesse, organique, capable de dire oui à la vie. »

Christian Desmeules, *Le Devoir*

lemeac.com

Société de développement de l'économie culturelle Québec

Ni roman scientifique ni biographie historique, *L'héritier de Darwin* est surtout l'aventure personnelle d'un homme qui tente de recoller quelques-uns des morceaux de sa propre vie. Qui essaie de faire sens de l'héritage scientifique qu'il a reçu, de rendre hommage à Darwin, de célébrer la vie et l'aventure humaine. Et qui se questionne au passage quant au but du voyage : « *Le seul voyage véritable est celui que l'on fait au-dedans de soi.* »

Darwin l'a réussi, plongeant en lui-même comme peu d'êtres humains en sont capables. Il s'est d'ailleurs enfoncé si profondément qu'il a fait une trouvaille inattendue. Il a découvert le singe en soi.

Collaborateur
Le Devoir

L'HÉRITIER DE DARWIN

Alain Olivier

Lévesque éditeur

Montréal, 2016, 360 pages

Gaspard LE DEVOIR PALMARÈS

Du 7 au 13 novembre 2016

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉSENT N° DE SEMAINES

▼ Romans québécois

1	L'Autre Reflet	Patrick Sénécal/Alire	1/2
2	Sur les berges du Richelieu • Tome 2 La faute...	Jean-Pierre Charland/Hurtubise	4/2
3	La foi où... j'ai suivi les flèches jaunes	Amélie Dubois/Les Éditions réunies	3/2
4	L'amour au temps d'une guerre • Tome 3 1945...	Louise Tremblay-D'Essiembre/Guy Saint-Jean	2/4
5	Conversations avec un enfant curieux	Michel Tremblay/Leméac	-/1
6	Danger! Femmes en SPM	Catherine Bourgault/Les Éditions réunies	6/5
7	Le bonheur des autres • Tome 1 Le destin de...	Richard Gougeon/Les Éditions réunies	5/4
8	Sur les berges du Richelieu • Tome 1 La...	Jean-Pierre Charland/Hurtubise	8/2
9	Pénil sur le fleuve	Daniel Lessard/Pierre Tisseyre	10/2
10	La femme qui fuit	Anais Barbeau-Lavalette/Marchand de feuilles	7/7

▼ Romans étrangers

1	Délires mortels	Kathy Reichs/Robert Laffont	1/5
2	Intimidation	Harlan Coben/Belfond	2/2
3	Si tu me voyais comme je te vois	Nicholas Sparks/Michel Lafon	3/9
4	L'homme qui voyait à travers les visages	Éric-Emmanuel Schmitt/Albin Michel	4/11
5	Les nouveaux amants	Alexandre Jardin/Grasset	-/1
6	Message sans réponse	Patricia J. MacDonald/Albin Michel	6/5
7	Demain les chats	Bernard Werber/Albin Michel	7/7
8	La fille de Brooklyn	Guillaume Musso/XO	5/34
9	Brunetti en trois actes	Donna Leon/Calmann-Lévy	-/1
10	Tels des loups affamés	Ian Rankin/Masque	-/1

▼ Essais québécois

1	En as-tu vraiment besoin?	Pierre-Yves McSween/Guy Saint-Jean	1/4
2	Le témoin	Lino Zambito/Homme	-/1
3	Le code Québec	J.-M. Léger J. Nantel P. Duhamel/Homme	2/7
4	Les yeux tristes de mon camion	Serge Bouchard/Boréal	3/2
5	Je ne sais pas pondre l'œuf, mais je sais...	Josée Blanchette/Flammarion Québec	4/7
6	Et si la beauté rendait heureux	François Cardinal Pierre Thibault/La Presse	5/4
7	Politiques de l'extrême centre	Alain Deneault/Lux	-/1
8	Les superbes	Collectif/VLB	8/6
9	L'état succursale. La démission politique du...	Simon-Pierre Savard-Tremblay/VLB	-/1
10	Sous la ceinture. Unis pour vaincre la culture...	Collectif/Québec Amérique	7/4

▼ Essais étrangers

1	Guide des égarés	Jean d'Ormesson/Gallimard	-/1
2	Toutes ces grandes questions sans réponse	Douglas Kennedy/Belfond	1/2
3	Laëtitia ou la fin des hommes	Ivan Jablonka/Seuil	4/2
4	Qui gouverne le monde? L'état du monde 2017	Collectif/Découverte	5/7
5	La puissance de la joie	Frédéric Lenoir/Fayard	8/43
6	Sapiens. Une brève histoire de l'humanité	Yuval Noah Harari/Albin Michel	3/39
7	Comment naissent les maladies	Dominique Belpomme/Les Liens qui libèrent	-/1
8	Les origines du vivant	Collectif/Gallimard	-/1
9	Sorcères, sages-femmes et infirmières	Barbara Ehrenreich Deirdre English/Remue-ménage	-/1
10	Clinton/Trump. L'Amérique en colère	Christine Ockrent/Robert Laffont	10/6

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

LITTÉRATURE

Michel Tremblay: trois questions sur l'enfance

À la fin de *Conversations avec un enfant curieux*, le jeune Michel dit qu'il ne veut pas vieillir, qu'il voudrait rester un enfant toute sa vie... Avez-vous l'impression d'être demeuré un enfant au fond de vous-même?

Non. Même si c'est évident qu'il reste toujours des bribes de l'enfant qu'on a été. Dans ma tête, je suis resté jeune, mais je ne pense pas être resté un enfant. J'ai accumulé trop d'informations. J'ai un ami qui est un ado de 60 ans et ça m'énerve beaucoup. Il faut évoluer, changer, comprendre les choses. Et comprendre, en un sens, ça tue l'enfance.

Le jeune Michel dit qu'il ne veut pas devenir un homme avec des responsabilités, une femme, des enfants...

Là où je suis resté un enfant, c'est que je n'ai jamais bu de bière, jamais conduit de voiture... J'ai refusé très jeune toute l'imagerie de l'homme nord-américain parce que, justement, ça impliquait des responsabilités qui me faisaient peur: une femme, des enfants...



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Michel Tremblay

Quand vous regardez les enfants d'aujourd'hui, vous les plaignez ou vous les enviez?

Je ne les plains pas. Les enfants que je connais sont élevés de façon pondérée et intelligente. Mais je ne les envie pas non plus, égoïstement: j'ai eu une enfance extraordinaire. Je ne peux pas envier des gens dont je ne sais pas s'ils sont aussi heureux que moi je l'ai été.

Propos recueillis par Danielle Laurin



INSTANTANÉS

CONVERSATIONS AVEC UN ENFANT CURIEUX

Michel Tremblay
Leméac/Actes Sud
Montréal, 2016, 149 pages

Vous vous êtes délecté de ses *Bonnons assortis*? Vous vous régalez aussi de ses dialogues savoureux réunis dans *Conversations avec un enfant curieux*. Avec grand bonheur, Michel Tremblay nous transporte de nouveau dans l'appartement de la rue Fabre où le gamin qu'il a été bombarde de questions ses parents, ses tantes et sa grand-mère paternelle. Outre le cinéma, la littérature et les poupées de carton qui le passionnent, c'est la religion qui obsède le plus le petit Michel. Aussi rationnel qu'opiniâtre, il tente d'obtenir une explication logique à propos de la sainte Trinité. À travers les incessantes questions de l'enfant fûté et les réponses des adultes exaspérés, Tremblay brosse délicatement le tableau d'une société remettant en question à mots couverts l'Église et ses dogmes. D'une leçon de français d'une irrésistible drôlerie à de touchantes réflexions sur le pouvoir de la fiction, en passant par d'hilarants mots d'enfant, le pouvoir d'évocation de l'auteur s'avère puissant dans chaque récit d'une tendre nostalgie.

Manon Dumais

ENTREVUE

Pour une révolution positive des gens bienveillants

Ces temps-ci, le romancier Alexandre Jardin s'intéresse beaucoup plus à la politique qu'à la poésie

MANON DUMAIS

À l'instar de *Roses Violente*, l'héroïne de son dernier opus, *Les nouveaux amants*, Alexandre Jardin pourrait bien affirmer que son singulier est pluriel. De fait, l'instigateur du mouvement citoyen Bleu Blanc Zèbre sillonne la France afin de rencontrer ceux qu'il appelle les «faiseurs», ces citoyens bienveillants qui se retroussent les manches pour faire bouger les choses, tout en écrivant déjà son prochain roman. Comment fait-il pour trouver l'équilibre entre ces deux univers totalement opposés?

«Je ne sais pas! lance-t-il dans un éclat de rire contagieux. J'écris dans les trains... C'est très bizarre d'avoir une vie imaginaire brûlante et un engagement civique tonitruant. On n'a pas trop le choix. Ce qui s'est passé aux États-Unis avec Trump indique que, dans la plupart des démocraties occidentales, le rejet des oligarchies est tel qu'il devra y avoir une révolte positive des gens bienveillants. En France, on est en train de tenter ça, et ça prend une ampleur absolument incroyable.»

Dans le but avoué de sauver la France de l'extrême droite, le romancier a créé la Maison des citoyens, une plateforme de dialogue. Au moment de l'entretien, l'engouement allait bon train, alors que 186 Maisons des citoyens s'étaient spontanément créées à Nantes, Bordeaux, Strasbourg et Reims. Le mouvement aurait même fait des petits aux États-Unis et ici, à Montréal.

Alors que 25 millions de Français n'ont pas voté aux dernières élections, Alexandre Jardin ne pouvait imaginer que ses Facebook Live allaient convaincre tant de gens à passer à l'action. «Je fais exactement l'inverse de ce que fait un parti. Un parti est fait pour prendre le pouvoir, et non en donner. Un parti propose du contenu, des politiques; moi, je propose des changements de méthode, c'est-à-dire de transférer l'essentiel du pouvoir aux territoires.»

Une lutte joyeuse

Alors qu'il promet *Les nouveaux amants*, Alexandre Jardin ne se prive pas de quelques coups de gueule dans les médias. Sur le plateau de *L'émission politique*, sur les ondes de la télévision publique française, on l'a vu lancer une brique de lait au visage du candidat à la primaire



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Alexandre Jardin a trois verbes préférés, défier, jouer et jouir, qu'il a empruntés à ses trois maîtres à penser, Charles de Gaulle, Sacha Guitry et Casanova.

Bruno Le Maire, invité lui aussi de l'émission, afin de dénoncer les politiques de l'élite française, déconnectée, selon lui, des réalités humaines et territoriales.

«J'étais en colère noire; c'est l'éternelle technocratie française qui ne tient pas compte de la créativité citoyenne. C'est incroyable! Le citoyen lambda ne compte plus. Il allume sa télé, lit son journal et il voit une vie politique avec laquelle il n'a plus de liens. On peut être en colère et bienveillant. On peut avoir envie de retourner à la table et d'être tendre. Jusqu'à présent, quand vous étiez en colère, il n'y avait que des issues malveillantes.»

Alexandre Jardin a trois verbes préférés, défier, jouer et jouir, lesquels lui viennent

respectivement de ses trois maîtres à penser, Charles de Gaulle, Sacha Guitry et Casanova. Si, dans son nouveau roman, il s'amuse à avertir le lecteur qu'il se réserve le droit d'être en désaccord avec ses personnages, on reconnaît chez *Roses Violente*, modeste enseignante et blogueuse de région, et Oskar Humbert, célèbre dramaturge parisien, cette volonté incessante de défier, de jouer et de jouir.

«Le personnage de *Roses* est l'essence du roman. On ne sait jamais dans le quart d'heure qui suit ce qu'elle va faire. Elle assume toutes ses contradictions. Elle est le roman. Il y a des femmes qui sont des destinations et d'autres, des voyages. Et *Roses* est un voyage. Elle crée constamment un enjeu dramatique. C'est ça, une femme qui est un voyage: vous ne savez jamais où vous allez.»

L'amour en 140 caractères

Alexandre Jardin étant très actif sur Twitter, réseau idéal pour rejoindre la communauté grandissante des zèbres, il n'est pas surprenant que la romance entre *Roses* et Oskar y naisse à coups de gazouillis. Évoquant les correspondances fiévreuses des personnages des *Liaisons dangereuses*, les tourtereaux 2.0 passeront plus de temps en ligne qu'au lit.

«Comme chez *Laclos*, ils écrivent en permanence, et c'est ça qui m'intéresse. C'est le retour du XVIII^e siècle, le siècle de *Diderot* et de *Marivaux*, le siècle de la légèreté et de la rapidité. Sur Twitter, on écrit bref, on

écrit court. *Roses* est un personnage du XVIII^e siècle.»

Lors de leur première rencontre, *Roses* et Oskar refuseront même de se toucher et de se parler, préférant se réfugier derrière l'écran de leur téléphone pour s'envoyer des textos: «*Oskar se leva, enjamba le bar d'un pas décidé et s'assit en face d'elle, à la table la plus lointaine, sans cesser de la fixer, de boire sa beauté.*»

Jamais un écart ne rapprocha plus deux êtres.

Sept mètres de vide les collaient.»

«Pour moi, cette scène est le comble de l'érotisme. Je ne vois pas comment il peut y avoir un érotisme exaltant sans mots. Par le mot, on entre dans l'imaginaire de l'autre et, qu'on le veuille ou pas, une femme, ça s'attrape par les oreilles», croit Alexandre Jardin.

Bien que certains lui aient déconseillé de publier *Les nouveaux amants*, jugeant qu'il ne cadrait pas avec l'engagement social du romancier, Alexandre Jardin y voit au contraire un certain lien de parenté.

«Comme dans le roman, il y a un amour fou de la vie et de la vie romanesque. Ce qu'on est en train de vivre dans les Maisons des citoyens est incroyablement romanesque. Il est vrai que je vois aussi du noir lors de mes déplacements, mais je vois surtout des gens qui se battent contre le noir.»

Collaboratrice
Le Devoir

LES NOUVEAUX AMANTS

Alexandre Jardin
Grasset
Paris, 2016, 342 pages

JOËL CASSÉUS

Un monde nouveau

«À travers un drame familial, *Un monde nouveau* aborde les questions de l'identité et de l'histoire collective du Québec contemporain. [...] [Joël Casséus] voit les grands enjeux sociaux à travers les lentilles du quotidien, de la banalité individuelle.»

Charlotte Mercille, *Atuvu.ca*

lemiac.com

Société de développement des entreprises culturelles Québec

© Jean-Martin Gosselin

Le plaisir de la musique avec Edgar Fruitier

Animation: Mario F. Paquet
Jeudi 24 novembre 19 h 30

La traversée

Soirée théâtrale avec Jean-François Casabonne et Danièle Panneton

Lundi 21 novembre 19 h 30

Pour les deux soirées: contribution suggérée: 5 \$

Librairie indépendante de quartier
2653 Masson, Montréal, Qc
514 849-3585

Paulines 10 ANS

CONSEIL DES JEUNES DE MONTRÉAL

SODEC Québec

BANQ BIBLIOTHÈQUE ET ARCHIVES NATIONALES DU QUÉBEC

La Semaine nationale de la généalogie à BANQ

TRANCHES DE VIE

BANQ vous invite à renouer avec vos ancêtres en vous familiarisant avec la recherche généalogique.

LE SAMEDI 19 NOVEMBRE

À la Grande Bibliothèque et dans les 10 centres de BANQ conservant des archives

Tous les détails à banq.qc.ca

banq.qc.ca

19 au 26 novembre 2016

Semaine nationale de la GÉNÉALOGIE

FamilySearch

PARTENAIRE MÉDIA

LE DEVOIR

Bibliothèque et Archives nationales Québec

La cuisine, 19 février 1939. BANQ Vieux-Montréal (P48, S1, P3952). Photo: Conrad Poirier.

VENEZ NOUS VOIR!

LIVRES

La peau et les os

La guerre des fleurs détaille un demi-siècle d'apostolat artistique sauvage

LOUIS HAMELIN



Le long rang de La Seigneurie à Sainte-Émélie-de-l'Énergie, parmi les dos arrondis de la vieille croûte laurentienne, habite un étrange personnage, espèce de sorcier matiné d'animal mythologique. Du satyre il possède la stature fougueuse et trapue. On baisse instinctivement les yeux, la première fois, s'attendant presque à découvrir deux sabots fourchus à la place des bottes de chasse fleurant le cèdre et le rognon de castor. Domingo Cisneros est un artiste des bois comme il y a des grives des bois et des troglodytes des forêts. «*J'utilise les dépouilles des esprits sauvages. Je les ressuscite, je les convoque, je les réunis.*»

Son art, Cisneros le décrit comme un mystérieux office. Son matériau unique et inimitable, c'est la forêt boréale, avec ses concrétions et ses excroissances, ses carcasses abandonnées, ses granits et ses écorces, ses rudes textures et l'affolante douceur de ses duvets. Je l'ai connu à l'affût non de l'original, mais du chasseur capable de lui procurer la toison d'or de la bête lumineuse. Son antre était un laboratoire des territoires du toucher, encombré de fémurs et de souples tiges, de nids de guêpes et de plantes comestibles. «*Prosodie osseuse. Verbes imprégnés de moelle, décasyllabes débridés, brûlure d'adjectifs. [...] J'ai profité de ma tendre expérience dans des abattoirs, des pompes funèbres et des boucheries pour m'attaquer avec dextérité à toutes sortes de cadavres, développant simultanément mes connaissances et ma sensibilité. Le chasseur de la Sierra Madre, le collecteur de scorpions et de lézards, de pierres et de minéraux, de plumes, m'ont aussi facilité la tâche.*»

Il est né dans les déserts du nord du Mexique, fils de la nation Tepehuane: «*Sur une falaise, tu contemples, à vol d'oiseau, des civilisations disparues et d'autres, encore à venir. Une fissure noire qui descend vers une vallée argentée. Des aigles qui font la sieste entre deux pics. Une araignée dans une rainure, fabriquant son piège. Le bruit des sabots d'un bouc sauvage. Des présages de tremblements de terre. Un charivari de nuages. Un puma. Ensuite, personne, rien.*»

Et c'est peut-être pourquoi nous, qui avons lu Castaneda et fumé les bonnes herbes, avons tendance à écarquiller les yeux de joie anticipée quand l'auteur nous parle de «*lieux de pouvoir*», de «*donner vie à leurs esprits, fantômes, gardiens*». On se dit qu'on va avoir droit à au moins une touche de l'hallucinante sagesse magique des Indiens Yaqui, transposée chez les Anishnabe et les Cris de nos déserts d'épines. Ou à du Thoreau sur le peyotl.

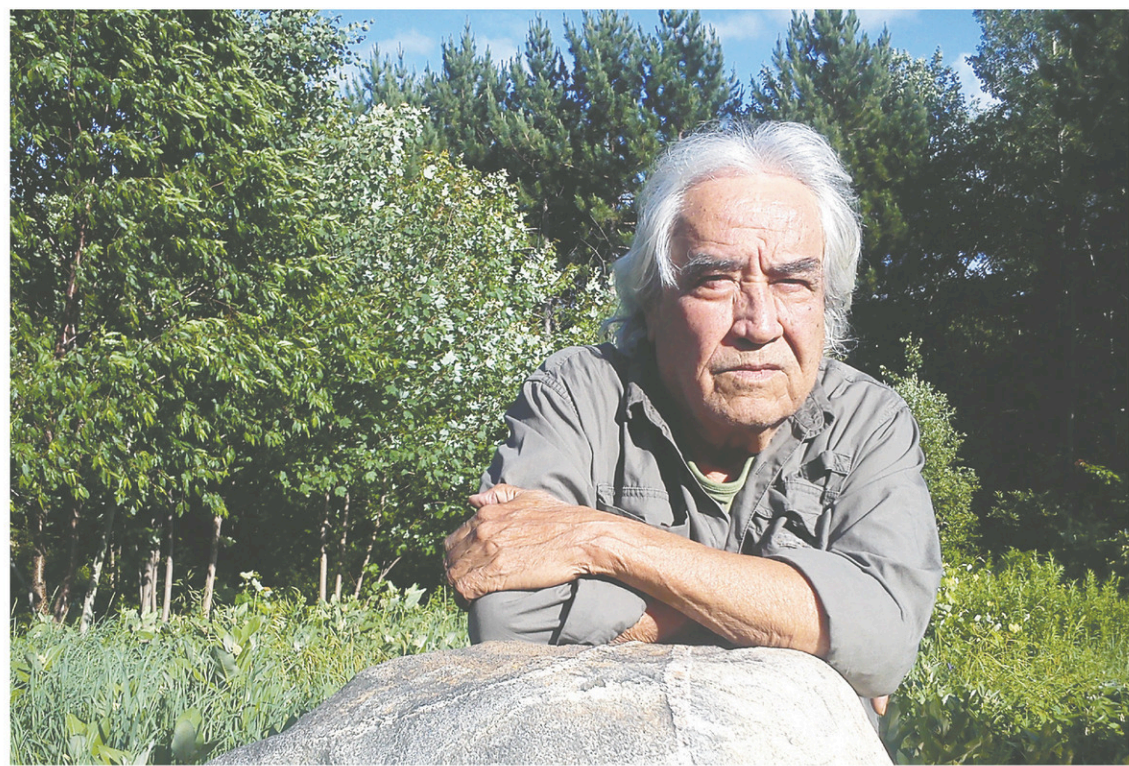
Maître ès os et carcasses

En même temps, les rituels auxquels nous convie cet exigeant maître ès os et carcasses se situent aux antipodes de la facile séduction de ce mysticisme exotique. C'est de l'âpre terre du Nord et du cœur même de ce que nous sommes que monte le chant de féroce tendresse de cet homme qui, il y aura bientôt 50 ans, délaissa les cierges épineux de sa pierre natale pour embrasser l'autochtonie d'ici. En lui résonne l'appel de toujours: «*Viens, entre dans la forêt avec moi. Oublie qui tu es, d'où tu viens. Viens avec le désir de t'améliorer, viens pour aimer cette autre réalité qui, chaque jour, va disparaissant.*»

Sous-titré *Anthologie secrète* et regroupant des textes dont l'écriture couvre plus d'un demi-siècle d'apostolat artistique sauvage, *La guerre des fleurs* se lit comme un concentré de prose d'une grande beauté où brûle une énergie un peu désespérée. Une guerre de mots fleurie, entre vibration poétique et imprécations. «*Allez-y, villes suceuses. Grandissez, étalez-vous, étendez-vous, consommez, tandis que l'art, les ours et les chemins sauvages iront faire un tour sur les montagnes russes de l'enfer. Passez une belle journée.*»

«*Maudit sauvage*» qui s'assume, Cisneros, voyant sa forêt transformée en terrain de jeux pour ados de tous âges au téléphone vissé dans la paume, ne prise guère les fruits du processus d'expansion commerciale tentaculaire qui nous tient actuellement lieu de civilisation. «*Les différences de caractère spirituel entre un lieu sauvage et un autre domestiqué par l'être humain sont évidentes. L'inspiration que le premier nous donne est plus vigoureuse, plus profonde et, disons-le, plus éternelle.*»

Les jeunes pédaleurs qui, dans un boisé de Sherbrooke à la brunante, entendant chanter le coyote non loin, ont eu l'instinct de survie de sortir leurs brillants téléphones pour appeler la police l'aurait fait hurler de rire, c'est sûr. «*La*



LAURA MORALI MÉMOIRE D'ENCRIER

«*Maudit sauvage*» qui s'assume, Domingo Cisneros déplore le processus d'expansion commerciale qui tient lieu de civilisation.

forêt, telle un chien ou un loup, sent tes faiblesses, ta peur. Ou ta férocité cachée.» Domingo encerclé par les coyotes? Le diable d'homme y verrait l'occasion d'inaugurer quelque dialogue. On ne passe pas 50 ans en plein bois pour vivre comme une lavette.

Tout est bon

Parmi les passages les plus fascinants du livre, ceux où l'artiste forestier transmet son savoir: tannage des peaux, fabrication de sachets à l'aide de tripes, pièges à poissons, plantes médicinales, etc. Je m'y suis retrouvé comme à l'époque où j'apprenais à poser des collets et à bâtir un abri dans les pages d'un manuel scout ou d'un livre de Paul Provencher. Avec, en prime, le souffle baroque de cette espèce rare: un véritable écrivain.

De la belle préface de Laure Morali à la sensible traduction d'Antoinette de Robien, tout est bon dans ce livre. Comme dans le cochon,

pourrait ajouter le grand utilisateur d'esquilles et de rognures qu'est l'auteur devant l'Éternel. Voici un ouvrage à laisser trainer au chalet, n'importe quel chalet, votre vieux camp en bois rond ou bien votre abominable tentative, huit pièces, deux salles de bains, de transporter Brossard au bord du lac.

«*Quelque chose en toi est demeuré intact. [...] Toi-même, tu te considérais comme un monstre, un être méprisable ou un pauvre type. Quoi de mieux, alors, qu'un autre verre, de la musique, des rires? Mais cette épine qui est restée en toi a été ton salut. Elle t'a ramené ici, dans ces forêts. Sois le bienvenu. Il n'est jamais trop tard pour apprendre, pour recommencer. Viens avec moi.*»

LA GUERRE DES FLEURS

Domingo Cisneros
Traduit de l'espagnol par Antoinette de Robien
Mémoire d'encrier
Montréal, 2016, 155 pages

PRIX MÉDICIS ESSAIS 2016

Mis K.-O. par une histoire de boxe

La fiction documentaire de Jacques Henric offre un collage hasardeux et étourdissant

FABIEN DEGLISE

La lecture est parfois un combat. Elle peut induire à un rapport tendu entre le lecteur et son livre en raison d'une complexité dans le propos, d'une audace dans la trame narrative ou d'une exigence portée par la langue. *Boxe*, du romancier et essayiste Jacques Henric, amène dès les premières pages ce choc, cet affrontement, pour aucune de ces bonnes raisons, mais plutôt pour l'ennui et l'insoutenable faiblesse du ton qui émane de ce bouquin dont le lecteur ressort K.-O. La chose vient de recevoir le prix Médicis dans la catégorie essais. Ce sont des choses qui arrivent.

Plutôt fiction documentaire qu'essai, *Boxe* est parti d'une idée prometteuse qui ne s'est jamais réalisée: Jacques Henric souhaitait accompagner le boxeur français Jean-Marc Mormeck à Kinshasa, en République démocratique du Congo, où le pugiliste avait envisagé remettre en jeu son titre de champion du monde dans la catégorie lourds-légers. Le projet a échoué. Dommage.

En lieu et place du récit de ce combat, envisagé par ce passionné de boxe qui s'imaginait déjà carnet de notes en main au bord du ring, le romancier donne l'impression de recycler ici ses vastes notes de recherche dans un récit franchement baroque qui mélange histoire de la boxe, figures légendaires de ce sport de combat, souvenirs d'enfance et références littéraires et scientifiques. Le tout forme un collage pas vraiment convaincant pour lequel on aurait appuyé un peu trop vite sur la touche «Publier».

Jacques Henric aime la boxe et il le prouve en multipliant les noms et les anecdotes dans cet exposé d'un savoir spécialisé où apparaît Sugar Ray Robinson, pas très loin de Bertolt Brecht, boxeur à ses heures, qui a dans le Berlin des années 20 «copiné avec des boxeurs» avant d'écrire le récit de la vie de Freddy Meinke, dit L'uppercut. Joe Louis est également là, tout comme Jake LaMotta, Laurent



AGENCE FRANCE-PRESSE

Chicago, 14 février 1951. Sugar Ray Robinson en met plein la gueule à Jake LaMotta dans un combat baptisé «Le massacre de la Saint-Valentin». En jeu: le titre de champion du monde, poids moyens. LaMotta perd par arrêt de l'arbitre au 13^e round.

Dauthuille, Marcel Cerdan, Eugène Criqui et leurs surnoms de circonstance: Le bombardier noir, Le taureau du Bronx, Le Tarzan de Buzenval, Le bombardier marocain, Mâchoire de fer... À plusieurs endroits, l'auteur souligne les liens étroits entre la boxe et le monde des lettres, histoire de donner un sens romanesque à sa démonstration.

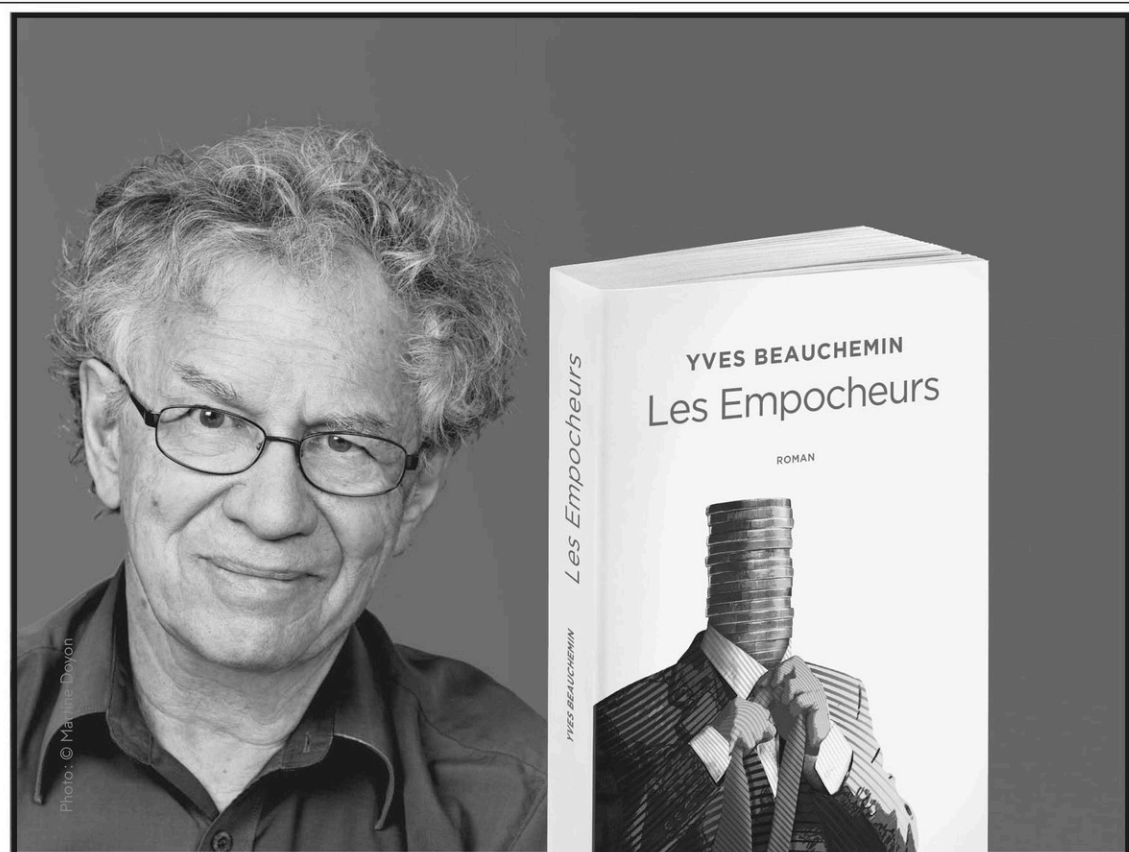
«*Que font ces écrivains sur les gradins des arènes, autour des rings? L'avant-garde littéraire est là, se relaient Apollinaire, Picabia, puis Bataille, Leiris, Griaule, tous trois présents au Cirque d'hiver où ils assistent au combat de Panama Al Brown contre Roger Simendé*», se demande-t-il dans une énième énumération posée sur la page dans ce style de la notation qui sied si bien au carnet de notes,

mais peine ici à trouver un deuxième souffle dans le cadre de ce récit.

En passant par l'univers de la boxe, Jacques Henric cherche à aller au-delà du coup de poing sur la gueule — dont il est finalement très peu question ici —, pour parler plutôt de poésie, de corps, de violence, de rejet, d'hypocrisie, de domination, d'abus. Un joli programme qui, placé entre des cordes agaçantes délimitant un territoire narratif plutôt limité et franchement hasardeux, commence par étourdir, puis par donner cette envie irrésistible de jeter l'éponge.

Le Devoir

BOXE
Jacques Henric
Seuil
Paris, 2016, 240 pages



DU BEAUCHEMIN À SON MEILLEUR!

«[...] il nous offre un authentique plaisir de lecture.»

L'actualité

«L'auteur du *Matou* semble en grande forme avec ce nouveau roman [...]

La Presse

«Savamment construit, superbement écrit, avec une langue vivante, un esprit vif, un humour fin et une connaissance remarquable de l'humain [...]

Le Journal de Québec

QuébecAmérique
quebec-amerique.com

ESSAIS

La vie secrète des hassidim

Sandrine Malarde dresse une sociologie fascinante d'un monde déconcertant

LOUIS CORNELLIER



Sandrine Malarde l'avoue : sa perception des communautés juives hassidiques, c'est-à-dire ultraorthodoxes, est faite d'un mélange de fascination et d'aversion. Impressionnée par la fidélité des hassidim à leurs traditions, la sociologue ne peut s'empêcher de ressentir un malaise devant l'enfermement dans une destinée tracée d'avance qu'implique l'appartenance à ces communautés.

Les enfants qui naissent en leur sein, en effet, devront reproduire le mode de vie de leurs prédécesseurs, au mépris de leur individualité. «*Très peu touchés par les désirs de carrières professionnelles, les hassidim s'attachent à servir Dieu et à faire perdurer les traditions*, explique Malarde. En ce sens, toutes ambitions et tous désirs personnels sont écartés, et l'expression d'une singularité, aussi minime soit-elle, n'est pas tolérée. » Dans notre monde, ça détonne.

D'origine française, Sandrine Malarde est arrivée à Montréal, dans le Mile-End, il y a un peu plus de dix ans. Elle a consacré son mémoire de maîtrise en sociologie, à l'Université de Montréal, au phénomène des juifs hassidiques qui quittent leur communauté.

Elle souhaitait, au départ, mener une enquête de terrain sur les hassidim, afin d'explorer la notion de maintien de l'identité en lien avec la modernité, mais ces derniers lui ont fermé leurs portes, raison pour laquelle elle s'est tournée vers l'étude des «*sortants*», grâce à qui elle a eu accès à l'envers du décor.

La vie secrète des hassidim s'inspire de ce travail universitaire, tout en ratissant plus large. Riche portrait de ces communautés voyantes mais mystérieuses, cet essai s'avère une passionnante incursion au cœur d'un monde déconcertant.

Vivre à part en ville

Les hassidim vivent en Israël et en Amérique du Nord. À New York, ils sont environ 260 000 et, à Montréal, autour de 20 000, principalement installés dans les quartiers Mile-End et Outremont, où ils représentent 20% de la population. La communauté montréalaise compte un peu plus de 20% de membres nés aux États-Unis, ce qui explique son fort usage de l'anglais, en plus du yiddish, considéré comme la langue par excellence.

Né en Europe de l'Est au milieu du XVIII^e siècle, en réaction aux persécutions subies par les juifs, le hassidisme se veut un «*mouvement religieux populaire et piétiste*» qui, contrairement au judaïsme normatif perçu comme trop savant et élitiste, se fonde sur l'émotion et place la dévotion



JACQUES NADEAU LE DEVOIR
Sandrine Malarde a rencontré des «*affranchis*» de ce courant religieux orthodoxe, qui parlent de la communauté comme d'un «*ghetto sans porte*».

au cœur de la vie quotidienne.

Pour être en contact permanent avec Dieu, les hassidim ne se contentent pas de la prière. Ils font de tout geste un

acte religieux et insistent sur l'importance des chants et de la danse, le tout réalisé dans la joie, «*considérée comme le meilleur moyen de servir Dieu*».

Afin de préserver ce mode de vie millénaire, déterminé par la Torah, les hassidim vivent en vase clos et réduisent le plus possible les contacts avec «*les autres*». On peut s'étonner, avec Malarde, qu'ils choisissent, pour ce faire, de vivre dans de grandes villes, ce qui ne va pas sans causer certaines frictions avec l'entourage. Cette fin de semaine, par exemple, les citoyens d'Outremont doivent se prononcer, par référendum, sur l'interdiction de nouveaux lieux de culte sur l'avenue Bernard.

Fidèles et affranchis

Le hassidisme se divise en quelques courants plus ou moins orthodoxes, mais pour tous ceux qui vivent dans ces communautés, «*la perpétuation des rites religieux et des lois juives est le but de leur vie et de leur passage sur terre*», note Malarde. Être un hassid, c'est parler le yiddish, porter des vêtements distinctifs (les femmes, par exemple, doivent porter des jupes et dissimuler leurs cheveux), vivre dans un environnement qui impose «*une stricte séparation des sexes*», se livrer presque exclusivement, si on est un homme, à des études religieuses (les autres matières sont jugées très secondaires, voire sans importance, d'où le problème des écoles juives non conformes), accepter des mariages intercommunautaires arrangés, avoir beaucoup d'enfants et voir toute sa

vie rythmée par le calendrier religieux juif. Les hassidim de Montréal, par conséquent, vivent presque tous modestement et comptent beaucoup sur la solidarité économique de leurs coreligionnaires.

Les «*affranchis*» rencontrés par Malarde «*parlent de leur communauté en termes de "ghetto sans portes"*» et déplorent le caractère «*contrôlant*» de la société hassidique, son manque d'ouverture sur le monde extérieur (radio, télé et Internet sont interdits), présenté comme moralement inférieur, et son refus des savoirs profanes. Ces «*sortants*» témoignent de leur profonde inadaptation au monde contemporain et de leur difficulté à s'y intégrer.

On sort de cet éclairant essai avec les mêmes sentiments mêlés que ceux confessés par Sandrine Malarde. Il y a, en effet, quelque chose de grandiose, d'émouvant et d'admirable dans la fidélité des hassidim à leur foi et à leurs traditions, mais il y a aussi quelque chose de troublant dans ce mouvement sectaire qui endoctrine radicalement ses membres dès la naissance pour les isoler de notre monde commun.

louisco@sympatico.ca

LA VIE SECRÈTE
DES HASSIDIM
Sandrine Malarde
XYZ

Montréal, 2016, 224 pages

Le péril du cybercapitalisme

Maxime Ouellet critique la planète numérique marchande en renouant avec un Marx occulté

MICHEL LAPIERRE

«*Il était temps qu'un capitaliste fasse une révolution.*» Ce slogan provocateur de la firme Apple, lors du lancement en 1984 de son ordinateur personnel Macintosh, inspire le titre du livre de Maxime Ouellet : *La révolution culturelle du capital*. Le politologue y soutient que les technologies de l'information et des communications tendent à remplacer la culture par un totalitarisme marchand. Redonnerait-il ainsi à Karl Marx sa dimension prophétique occultée?

Chose certaine, Ouellet, professeur à l'École des médias de l'UQAM, entend montrer que, dans notre économie mondialisée, ce qu'il appelle «*le capitalisme cybernétique*», c'est-à-dire informatisé, risque de déshumaniser la vie sociale de façon «*tyrannique*». Pour résister à la menace, il préconise de «*concilier la critique de l'économie politique et la critique de la culture*» en renouant avec les notions de fétichisme de la marchandise et d'aliénation, chères à Marx mais négligées par tant de marxistes d'hier et d'aujourd'hui.

Le politologue québécois s'appuie sur Cornelius Castoriadis (1922-1997), théoricien qu'il considère avec raison comme plus marxien que

marxiste, en clair : plus proche de la pensée même de Marx que des diverses interprétations données par ses disciples. À l'exemple de Castoriadis, il critique, selon ses mots, «*le culte du développement technologique conçu comme le symbole par excellence du "progrès"*». Il souligne que ce développement «*n'est pas neutre*», mais imprégné des valeurs sociales qui le produisent.

Lucide, Ouellet y voit surtout un lien tangible avec l'essor des échanges marchands. Pousant plus loin sa réflexion, il constate que «*l'économie est une construction sociale qui résulte d'un processus politique*». Le fétichisme de la marchandise ou, si l'on préfère, l'importance excessive accordée à l'objet du commerce trouve, selon lui, sa «*forme la plus achevée*» dans l'argent que l'État institutionnalise comme «*médiation symbolique des rapports sociaux*».

Dans une perspective authentiquement marxienne, il estime qu'il s'agit là d'«*une forme séculière de religion — l'économie —*» qui aliène l'individu. Mais, pour dépasser Castoriadis en redécouvrant le vrai Marx, si différent du penseur dont l'Union soviétique ou la Chine ont prétendu s'inspirer, il aurait dû suivre Ernst Bloch (1885-1977) et Maximilien Rubel (1905-1996), issus tous deux du judéo-germanisme où avait baigné l'auteur du *Capital*.

Ce continuateur et cet exégète de l'œuvre marxienne n'ont édulcoré en rien l'essentiel que le maître aux accents démiurgiques résuma en 1844 : «*L'existence de l'État et l'existence de l'esclavage sont inséparables.*» Ouellet a, au moins, pressenti que le cybercapitalisme, appelé souvent économie du savoir, est le raffinement de l'horreur que combat un utopisme marxien fascinant et occulté.

Collaborateur
Le Devoir

LA RÉVOLUTION CULTURELLE
DU CAPITAL
LE CAPITALISME CYBERNÉTIQUE
DANS LA SOCIÉTÉ GLOBALE DE L'INFORMATION
Maxime Ouellet
Ecosociété
Montréal, 2016, 320 pages



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Pour Maxime Ouellet, professeur à l'École des médias de l'UQAM, «*le capitalisme cybernétique*» risque de déshumaniser la vie sociale de façon «*tyrannique*».

NOUVEAU

NUMÉRO 787 DÉCEMBRE 2016

Relations

75 ANS POUR UNE SOCIÉTÉ JUSTE

DOSSIER : Le mythe concernant des finances publiques qui seraient dans un état catastrophique doit être déboulonné au Québec. Et démasquer un projet politique de privatisation et de dépossession de la majorité mené au profit d'une minorité. Alain Deneault (en entrevue), Ianik Marciel et Claude Vaillancourt sont parmi les auteurs qui en traitent dans ce dossier.

LA TRAHISON DES ÉLITES

AUSTÉRITÉ, ÉVASION FISCALE ET PRIVATISATION AU QUÉBEC

ARTISTE INVITÉ
Alain Reno

SOMMAIRE ET ABONNEMENT : revuerelations.qc.ca

POUR VOUS ABONNER, RETOURNEZ CE COUPON AVEC VOTRE PAIEMENT À : SODEP (revue Relations) C.P. 160, succ. Place d'Armes, Montréal (Québec) H2Y 3E9

L'ABONNEMENT DONNE ACCÈS AUX ARCHIVES DES 3 DERNIÈRES ANNÉES SUR LE SITE <REVUERELATIONS.QC.CA>

COCHEZ :

VERSION IMPRIMÉE ET VERSION NUMÉRIQUE (PDF)

1 an (6 numéros) 40 \$

2 ans (12 numéros) 70 \$

1 an, étudiant* 25 \$

1 an, à l'étranger 55 \$

1 an, de soutien 100 \$

VERSION NUMÉRIQUE (PDF) SEULEMENT

1 an 30 \$

1 an, étudiant* 20 \$

Taxes incluses, sauf abonnement à l'étranger
* Sur justificatif

JE M'ABONNE À RELATIONS :

NOM _____

ADRESSE _____

VILLE _____

CODE POSTAL _____ TÉLÉPHONE (____) _____

COURRIEL (OBLIGATOIRE) _____

COCHEZ SVP SI VOUS ACCEPTEZ DE RECEVOIR NOS INFOLETTRES TPS: R19003952 TVQ: 1006003784

JE PAIE PAR CHÈQUE À : LA SODEP (RELATIONS) OU PAR CARTE DE CRÉDIT

NUMÉRO DE LA CARTE _____

EXPIRATION _____ SIGNATURE _____

LE SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

LA LITTÉRATURE DU MEXIQUE AU SALON

RADIO-CANADA présente

DE MONTRÉAL

16-21,11,16

PLACE BONAVENTURE

C'EST SAMEDI, ON VA AU SALON !

Admission générale : 8 \$

Billetterie et carnet du visiteur en ligne

salonlivredemontreal.com

@slminfo #slmtl

M 16 9 h - 21 h

J 17 9 h - 21 h

V 18 9 h - 22 h

S 19 9 h - 21 h

D 20 9 h - 19 h

L 21 9 h - 15 h

Québec, Canada, Radio-Canada, TVA, ICI, ICI 24, ICI 30, ICI 34, ICI 36, ICI 38, ICI 40, ICI 42, ICI 44, ICI 46, ICI 48, ICI 50, ICI 52, ICI 54, ICI 56, ICI 58, ICI 60, ICI 62, ICI 64, ICI 66, ICI 68, ICI 70, ICI 72, ICI 74, ICI 76, ICI 78, ICI 80, ICI 82, ICI 84, ICI 86, ICI 88, ICI 90, ICI 92, ICI 94, ICI 96, ICI 98, ICI 100